

Voies grammaticales de la mélancolie dans *Under the Volcano*¹

Catherine Chauche
Université de Reims

Toute la réflexion du linguiste Gustave Guillaume (1883-1960), disciple de Saussure, s'élabore autour de l'acte de langage, qui implique le passage de la langue au discours oral et, dans le cas de l'écriture d'un roman, de la langue au discours littéraire. Ce qui revient à dire que la langue se présente comme une mine précieuse dans laquelle puise le locuteur - et donc l'écrivain - chaque fois qu'il pense, parle ou écrit. Cette réserve puissancielle se présente comme un système de pensée pure constitué d'un ensemble de systèmes - ceux du nom et du verbe, ainsi que du lexique - en attente dans l'inconscient avant d'être utilisés. La méthode grammaticale que nous proposons d'appliquer à la mélancolie dans le tout premier chapitre de *Under the Volcano* de Malcolm Lowry et à son incidence sur le récit dans son entier prendra principalement sa source dans la *psychomécanique*², discipline fondée par Gustave Guillaume. Les systèmes du nom et du verbe seront explicités à l'aide de schémas successifs. En effet, selon la méthode de Gustave Guillaume, la pensée se livre à une représentation spatiale d'elle-même à travers les systèmes qu'elle construit. Ces derniers constituent les structures purement abstraites de la langue, vides de tout contenu que le discours va remplir temporairement et d'une manière particulière en fonction de la visée du locuteur.

I Approche méthodologique : l'univers spatio-temporel dans la grammaire de Gustave Guillaume.

1. Le système de l'article :

Selon la théorie de Gustave Guillaume, la langue tient sa puissance au fait qu'elle envisage d'abord le rapport de l'homme à l'univers dans sa double dimension spatio-temporelle avant d'être un instrument de communication entre les humains. De plus, la pensée qui anime la langue progresse en s'appuyant sur son aptitude à mettre en contraste le singulier et l'universel grâce à

¹ Lowry, Malcolm, *Under the Volcano*, Harmondsworth, Penguin, 1962.

Cet article a été rédigé sous la direction de Daniel Thomières dans le recueil intitulé *Des mots à la pensée, onze variations sur l'interprétation*, 2015, éd. EPURE, Presses de l'Université de Reims ISBN : 978-2-37496-012-8.

² La *psychomécanique du langage* est le nom donné par Gustave Guillaume à la discipline qu'il a fondée. Cette dernière n'a rien à voir avec la psychologie qui est la science du comportement, mais elle décrit les processus de la langue à partir de l'observation du discours. On ne peut pas dire que Guillaume ait fait de l'introspection au sens psychologique lorsqu'il a commencé d'observer le fonctionnement des systèmes, mais plutôt qu'il a fait preuve d'une remarquable capacité de pénétration.

un mécanisme fondamental qui additionne, sans retour en arrière possible, un premier mouvement allant du *large* de l'*universel* à l'*étroit* du *singulier*, inhérent à la *particularisation*, et un deuxième mouvement allant de l'*étroit* humain au *large*, inhérent à la *généralisation*. Ce double cinétisme est symbolisé par le schéma du *tenseur binaire radical* élaboré à partir de la succession irréversible de deux tensions, ainsi qu'on peut le voir sur le schéma suivant :

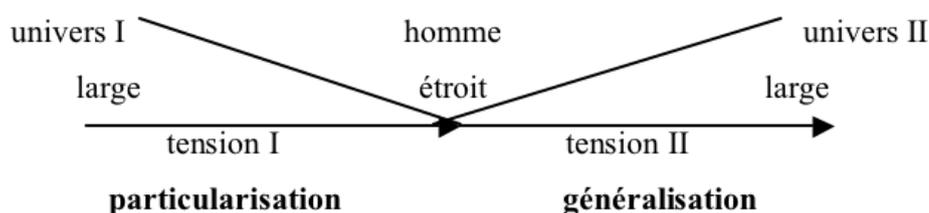


schéma n°1 : le tenseur binaire radical, mécanisme fondamental de la pensée

L'opération qui est figurée dans ce schéma n'est autre que le rapport *univers / homme* qui est à la base de tout apprentissage et du développement mental de l'être humain. Le *tenseur binaire radical*, - représenté ici comme un mécanisme abstrait, vide de matière lexicale - , est implicitement sous-jacent à tous les systèmes particuliers de la langue³. Parmi ceux-ci, le système de l'article anglais que nous proposons d'examiner a pour fonction d'opérer, en langue et toujours sur le cinétisme du *tenseur binaire*, la saisie d'un substantif qui sera utilisé en discours. Ce système est très voisin du système de l'article en français :

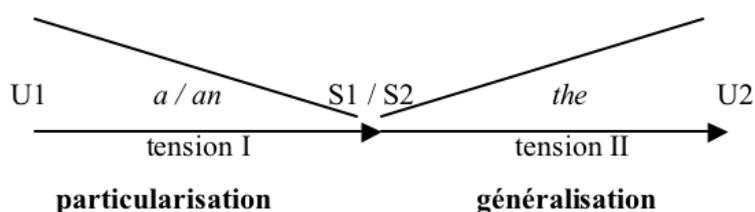


schéma n°2 : le système de l'article en anglais

U1 désigne l'universel de l'article *a / an* quand il saisit un élément singulier en tant qu'il est représentatif d'un ensemble, (*a book is the best companion a man can have*)⁴. La saisie d'un article en S1 (S pour le singulier) confère à la matière lexicale une existence concrète dans

3. Parmi ces systèmes, notons le système du nombre et de l'article, la systématique du mot, la théorie des parties du discours, la systématique du nom et du verbe. Selon Guillaume, le double mouvement du tenseur se retrouve dans toutes les langues sous des apparences différentes. En chinois mandarin, il est articulé de manière inverse de celui des langues indo-européennes car le caractère est singulier : le *tenseur binaire* va donc se déployer du singulier vers l'universel en tension I et de l'universel vers le singulier en tension II.

⁴ Les exemples sont tirés de la *Grammaire systématique de l'anglais* d'André Joly et Dairine O'Kelly, Nathan, Paris, 1990, p. 391.

l'immanence de l'univers d'expérience (Once upon a time there was a little princess). En S2, la valeur de *the* désigne une unité déjà connue du lecteur qui renvoie à un cadre de référence commun aux autres personnages (When *the* princess grew up...). Enfin, la saisie de l'article *the* en U2 amplifie le singulier par delà les particularités dépassées pour le hisser à la transcendance du concept (*the* child is father to *the* man). Avant d'envisager les applications de ce système, il convient de garder à l'esprit que les opérations déployées par le *tenseur binaire radical* se déroulent dans un temps infinitésimal, dit *temps opératif*, qui sous-tend le travail de la pensée. Les schémas utilisés retracent donc le réseau potentiel du temps opératif tel qu'il se présente en langue et permettent de repérer le cheminement particulier de la pensée d'un auteur lorsqu'il s'aventure dans *l'univers-espace* du nom.

2. Le verbe : approche de la temporalité mélancolique en littérature

Guillaume ne conçoit pas comme statique *l'univers-espace*, mais il le voit pris dans un mouvement hors de tout engagement de la personne et qui n'est pas forcément perceptible : ce mouvement est celui du *temps d'univers*, dit *objectif*, porteur des événements subis par les animés et les inanimés. Ce flux qui s'impose à l'homme est représenté comme *descendant* au moyen d'une flèche qui va de droite à gauche ; il est inverse du mouvement du *temps d'événement* dit *subjectif*, dans lequel l'homme inscrit son action dans le monde, et représenté comme du *temps ascendant* au moyen d'une flèche qui va de gauche à droite. Ce double mouvement se spatialise ainsi :

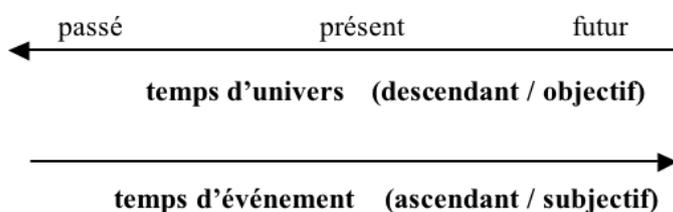


schéma n°3 : les deux mouvements de la temporalité verbale

Les langues indo-européennes construisent leur système verbal à partir de ces deux flux séparés, propres aux langues sémitiques et les font se rejoindre au présent. Guillaume représente cette construction mentale du temps dans toutes ses phases par une image spatiale appelée *chronogénèse* ou *image-temps* sur laquelle se calque le mouvement des voix verbales, passive, active et moyenne. Sans entrer dans la complexité de la chronogénèse anglaise et de la répartition des voix verbales, nous mettrons essentiellement l'accent sur le seul mode indicatif

- mode du temps réalisé, *in esse*⁵ - pour examiner la manière dont un écrivain inscrit son propre rapport à la temporalité à travers l'écriture, puis celui de ses protagonistes. Il reste entendu que l'examen auquel nous nous livrons s'applique à des opérations mentales qui relèvent du *temps opératif* défini plus haut.

Dans ses *Leçons* de 1943-1944⁶, Guillaume expose en détail les chronogénèses germaniques et y explique que le cinétisme de l'indicatif anglais et allemand est ascendant, allant du *passé* (prétérit) au *transpassé* (futur construit avec un modal), les deux étant séparés par le *présent*, instant fugitif de *conscience vive*, sorte de hiatus qui retient le flux ascendant du passé avant que ne jaillisse le *dire* projeté dans l'avenir. Le processus de la narration au prétérit anglais va donc épouser cette dynamique ascendante contenue dans la langue. Chargé du poids du *mémoriel*, - acquis de toutes sortes : souvenirs, phantasmes, et système de sa propre langue -, l'écrivain ne retient dans l'instant présent de l'écriture que le nécessaire pour élaborer son *dire / écrire* qui alors se transmue en un *dit / écrit* dans lequel il sélectionnera les éléments en vue d'un nouveau *dire / écrire*, et ainsi de suite. Reprenant les termes de Catherine Delesalle-Nancey⁷, nous pouvons affirmer qu'ainsi avance la spirale du *ressassement* auctorial qui se transforme en *reprise* à mesure qu'elle s'enroule autour de la coupure constamment renouvelée du présent tout en la franchissant :

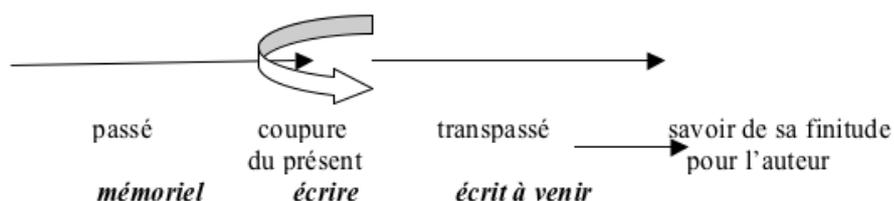


schéma n°4 : position du ressassement et de la reprise sur le cinétisme de l'indicatif anglais dans le processus de narration.

Ce schéma permet d'évaluer le processus d'écriture avec tous ses dangers puisqu'il implique de partir du hiatus du présent pour plonger dans le *mémoriel* des conditions d'énonciation, au risque de s'enliser dans la *répétition* nostalgique, et pour franchir la coupure du présent de l'énonciation figurée par la flèche tournée vers le futur. Tout au long de son parcours, l'écrivain

⁵ La chronogénèse permet de saisir le processus de formation du temps linguistique en trois étapes : d'abord à l'état potentiel (temps *in posse* du mode impersonnel de l'infinitif, ainsi que des participes présent et passé), puis en formation (temps *in fieri* du monde subjonctif) et à l'état construit (temps *in esse* du mode indicatif).

⁶ Guillaume, G., *Leçons de linguistique 1943-1944, Analyse et synthèse dans l'acte de langage*, série B, inédit, Université de Savoie.

⁷ Delesalle-Nancey C., *La Divine comédie ivre, répétition, ressassement et reprise*, Houdiard éd., Paris 2010, p. 41 : « le ressassement travaille l'écrivain et l'œuvre, la reprise étant quant à elle le travail de l'écrivain sur l'œuvre, un travail qui travaille la langue, sinon il court le risque de se figer dans la répétition. »

doit garder à l'esprit l'idée qu'il lui faudra un jour se détacher de son texte pour obtenir la reconnaissance d'autrui à travers la publication et, à l'horizon le plus lointain, envisager la perspective de sa propre mort comme tout un chacun. La lecture de *Under the Volcano* montrera que c'est précisément à ce deuil conjoint du passé et du texte à venir, qu'il confond avec la finitude de son être, que Lowry parvient difficilement à se résoudre⁸ et que Geoffrey Firmin, le protagoniste de *Under the Volcano*, se refuse tout simplement à envisager.

3. Prolongement de la théorie guillaumienne : l'apport de Giorgio Agamben dans *Le temps qui reste*, un commentaire de «l'Épître aux Romains»⁹.

Nous ne saurons jamais dire si Guillaume aurait apprécié la manière dont Agamben s'empare des notions de temps opératif et de chronogénèse qu'il a lui-même forgées car il n'envisage jamais la temporalité dans la perspective d'une transcendance divine bien que le philosophe qu'il cite le plus souvent soit Leibniz. De fait, Agamben met en parallèle le temps opératif défini par Guillaume et le temps messianique évoqué par Saint Paul dans son *Épître aux Romains*. L'apôtre parle à partir du présent de la venue du messie qu'il situe à la résurrection de Jésus ; selon lui, le temps qui s'est déroulé entre la création et cet événement est du *temps profane* ou *temps chronologique* ; mais le temps qui se déroule depuis l'arrivée du messie et qui prendra fin à l'*eschaton*, signal de la fin du temps et début de l'éternité de la *parousie* en tant que pleine présence au messie, est le *temps messianique* désigné par l'expression *ho nun kairos*. Quant à l'apocalypse, il convient de la situer au dernier jour du temps messianique, au jour de la colère qui voit la fin advenir et précède la parousie. Ainsi que le précise Agamben, le temps messianique n'est pas le jour de l'apocalypse, ni l'instant dans lequel le temps finit, mais le temps qui, selon les termes de Paul, « se contracte » et qui commence à finir : c'est « le temps qui reste entre le temps et sa fin. » (111)

Inspiré par sa lecture de *Temps et verbe*¹⁰ de G. Guillaume qu'il considère comme « le plus philosophe des linguistes de notre siècle » (115), Agamben propose une définition du temps messianique qui s'appuie sur la notion de temps opératif et qui peut s'appliquer à la destinée humaine. En effet, le survol de la chronogénèse, qui s'opère en langue en un certain temps opératif infinitésimal impossible à mesurer, implique nécessairement un léger décalage à l'intérieur de la pensée qui ne coïncide jamais totalement avec elle-même. Ce décalage est compris comme « du temps qui pousse à l'intérieur du temps chronologique, qui le travaille et

⁸ Idem (77) : « Tout se passe chez lui comme si écrire son nom, c'était signer son arrêt de mort, comme si publier un livre c'était mourir, graver son nom dans le marbre de la page de couverture. »

⁹ Agamben, G., *Le temps qui reste*, traduit de l'italien par Judith Revel, Rivages poche / Petite Bibliothèque, Paris, 2004. p. 105.

¹⁰ Voir bibliographie commentée.

le transforme» (119). C'est le temps qui nous reste pour dépasser notre impuissance devant la fuite du temps chronologique et qui « se contracte » pour nous mettre en pleine présence de nous-mêmes et des résolutions à prendre. Ce temps-là est le temps messianique, «le temps réel, le seul temps que nous ayons » (120), et par lui, selon Agamben, nous accédons au moment opportun du *kairos*, « perle enchâssée dans l'anneau de l'occasion » (122).

Tel qu'il vient d'être défini, le *kairos* du temps messianique instaure une *récapitulation* entre le passé et le présent, comme le moment opératif qui permet de passer du *à dire* au *dire* dans l'acte de langage. Dans cette récapitulation, les événements du passé prennent leur véritable sens et deviennent « susceptibles d'être sauvés » (135). Chez Saint Paul, cette annonce de salut concerne le chrétien qui, après des *kairoi* successifs, atteindra la plénitude de la parousie auprès de Dieu. Ce rapprochement entre Guillaume et Saint Paul, ainsi qu'on le verra ultérieurement, éclaire l'abondante symbolique judéo-chrétienne présente dans *Under the Volcano*.

II Lecture du premier chapitre de *Under the Volcano*

Principaux thèmes

Dans le tout premier chapitre de ce roman, le regard du cinéaste Jacques Laruelle sur les événements qui se sont déroulés dans la ville mexicaine de Quauhnahuac, le jour des morts, un an auparavant, en novembre 1938, livre un large spectre des thèmes associés à la mélancolie qui seront déployés dans l'entier du récit. Ces thèmes non seulement s'égrènent à mesure que Jacques évoque la destinée tragique de son ami Geoffrey Firmin, désigné comme le Consul, mais révèlent l'inscription profonde de sa mélancolie dans la grammaire du texte : nostalgie d'un monde perdu « when an individual life held some value » (11), nostalgie du paradis mexicain à jamais détruit par la guerre mais dans lequel il continue d'habiter, déni du départ de sa femme Yvonne un an plus tôt en 1937, fuite devant sa présence tant désirée dès son retour au début du récit, et consolation impossible dans l'ivresse alcoolique ; obsession du *trop tard*, culpabilité revendiquée par le Consul et pourtant très hypothétique pour la mort d'officiers allemands brûlés vifs, cheval fou et cavalier annonciateurs de l'apocalypse, brutes fascistes prêtes à lui imputer un crime qu'il n'a pas commis, paysage fauve dont les montagnes violacées semblent porter le poids de sa mauvaise conscience, fascination pour les ténèbres du ravin de la *Barranca* dans lequel son cadavre sera jeté avec celui d'un chien, vertige faustien devant la tentation d'arraisonner par le biais de l'écriture le tout incommensurable et les secrets de l'autre monde, et enfin, l'indicible jouissance du Consul qui vit et meurt en explorateur des gouffres.

Jeux de l'article et du substantif

Pour commencer, examinons le cheminement opératif du substantif *Consul*. L'on voit que les occurrences de ce substantif dans le seul premier chapitre, sont presque toujours annoncées par l'article extensif *the*, en tension II généralisante, et que la tension I particularisante est exclue. Geoffrey Firmin se trouve *ipso facto* désolidarisé de la catégorie des consuls, quantité multipliable désignée par le singulier universalisant comme dans «*a consul represents his state's commercial interests*» (saisie de l'article en U1), ainsi que de la fonction du diplomate singulier, «*a British consul in Mexico...*», (saisie en S1). Cette quasi-absence de la tension I désigne Geoffrey comme un non-consul ou comme un spectre de consul errant dans la ville de Quauhnahuac qui figure le monde de l'expérience concrète. En revanche, l'article *the* ouvre de nombreuses possibilités en tension II : Geoffrey apparaît dès la deuxième page comme déjà connu des autres personnages dont il partage le même univers référentiel (S2), la majuscule de son titre pouvant être lue comme celle d'un nom propre. A mesure qu'elle s'ouvre, la tension II introduit les signifiés puissanciers qui le désignent comme l'incarnation de plusieurs stéréotypes tels que ceux de l'ivrogne, du clown triste, du cocu, du frère rival, et de l'écrivain raté. Arrivé en fin de tension II en U2, l'*extension* du signifié (c'est-à-dire l'ensemble des notions envisagées) est à son maximum et la majuscule vient alors confirmer la posture transcendante et paradoxale de Geoffrey, consul universel en relation avec les puissances obscures, à défaut de l'être avec une puissance terrestre immanente comme l'Empire britannique. A cette posture s'ajoute sa fonction littéraire, elle aussi transcendante, en tant que *Doppelgänger* de Malcolm Lowry.

Tout au long du roman, Lowry va circuler sur la tension II universalisante de l'article pour dire les guises successives du Consul et l'amener jusqu'au large de l'absolu insaisissable, «*over the awful unbridgeable void*», au point où le signifiant *Consul* et tous ses signifiés ne peuvent plus qu'exploser avec le monde qu'ils habitent et le texte s'achever: «*the world itself was bursting*» (375). Ce *monde* qui fut approprié par Geoffrey dans la souffrance éclate au fond de l'enfer de la *Barranca*, glas d'une ascension fantasmatique au terme de sa course. Le Consul est alors littéralement vidé de son être - «*He could feel life slivering out of him like liver ebbing into the tenderness of the grass*» (374) -, et ramené au niveau de la concrétude d'un simple cadavre. Dans la toute dernière phrase du récit, «*Somebody threw a dead dog after him down the ravine*», l'article anti-extensif *a* annonce le retour à la case départ du *tenseur binaire* dans le cinétisme particularisant de la tension I en S1 qui rappelle l'étroitesse de la condition humaine et

animale. Au cours de cette chute vertigineuse, la substance lexicale du Consul a, elle aussi, été vidée pour se réduire aux pronoms personnels sujet *he* et objet *him*. Ainsi que l'explique G.Guillaume, la 3^{ème} personne ordinale (*he, she, it*) contient la 3^{ème} personne cardinale *it*, support grammatical de la matière substantivale. Tout l'intérêt de la dernière séquence du roman réside dans le fait qu'il y a coïncidence totale entre la sémantique de la chute, (*falling into a forest / tossed from one tree to another / down the ravine*), et la dissolution du signifiant *Consul* dans le *it* indifférencié de la 3^{ème} personne cardinale qui sous-tend l'univers-espace linguistique. Dissolution longuement préparée par la division du *je* et la confusion des identités, le Consul tenant parfois à se faire appeler Blackstone ou se plaisant à croire qu'il est un nouveau Faust, et bien sûr annoncée dans le titre *Under the Volcano*. Le volcan, n'est-il pas en effet le lieu dans lequel s'est dissipé l'être du Consul et s'est enseveli son corps il y a un an, le lieu dans lequel rôde le souvenir qui permet de tracer le réseau temporel du roman ?

Mise en place de la temporalité dionysiaque.

Ce roman nous livre un récit linéaire, rythmé par des ressassements et reprises successives, telles que nous les avons figurées dans le schéma n°4, et toutes tendues vers l'apocalypse finale. Avant d'examiner la temporalité dans laquelle Lowry installe le Consul, remarquons que, dans un récit au passé, l'auteur prête à ses personnages un système verbal fictif identique au sien, avec la même coupure au présent dans dialogues et monologues ; dans les passages narratifs¹¹, cette coupure est transposée au prétérit de narration. Ce temps qui prévaut dans *Under the Volcano*, emmène nécessairement le Consul dans l'ascendance subjective de l'indicatif anglais, une ascendance constamment freinée par la résistance implacable qu'il oppose à tous les signaux que lui envoient ceux qui l'aiment. Cette résistance crée ce que nous appelons *la béance du présent dionysiaque*, spatialisée sur le schéma suivant :

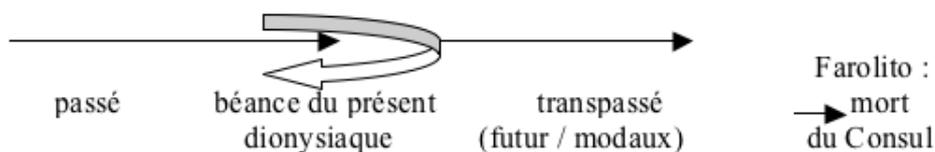


schéma n° 5 : rapport du Consul à la temporalité fictive du roman.

¹¹ Voir Joly, André, « 'Actuel', 'actualité', 'actualisation' » in *Modèles linguistiques*, XV, pp 57-67.

La béance suggère l'idée d'un présent de la jouissance, engloutissant, hanté par la nostalgie d'un paradis perdu, un présent qui effleure à grand peine les possibilités du futur. Instauré dès le premier chapitre, le principe de résistance à la dynamique de l'indicatif (figuré par la flèche retournée vers le passé) se diffuse dans l'entier du roman et se symbolise de plusieurs façons parmi lesquelles l'évocation de la *maquina infernal* emprunté à Cocteau. A cela s'ajoute l'emprise du mescal qui maintient le Consul hors du champ magnétique de l'amour et de l'amitié, ainsi que de tout projet concret, mais qui lui assure la « conscience pure » (pure consciousness) d'un observateur halluciné à l'acuité exceptionnelle saisissant de manière fulgurante le monde de Jacques Laruelle, Hugh, son frère, et Yvonne. Ce monde est encore le sien, mais il ne l'intéresse plus. Le Consul se comporte comme si la posture privilégiée de celui qui se croit « outside looking in » (7) lui assurait l'entière compréhension de la société dans laquelle il vit. Mais par delà ce monde des autres et des échanges douloureux qu'il génère, Geoffrey perçoit surtout l'univers incontrôlable, « the drunken, madly revolving world » (198), dans lequel il s'apprête à plonger pour en épouser la palpitation profonde. A chaque incident, à chaque halte dans une *cantina*, il s'enfonce un peu plus profondément dans la béance délétère et parvient à en sortir juste à temps pour se joindre quelques instants à ses compagnons. Au tout dernier chapitre, au moment même où la possibilité de l'amour a disparu à jamais avec la mort d'Yvonne, le Consul peut mourir à son tour. Sans avoir pris connaissance de cet événement tragique, il se sent étrangement libre de s'abandonner à la tentation du *sparagmos* qui va lui dévoiler l'énigme de l'univers ou tout simplement le dispenser de rendre des comptes à autrui et ne se défend pas devant les hommes de main du Chef des Rostres qui le blessent à mort. Jetée dans le ravin sordide de la Barranca, sa dépouille se fond dans l'indifférencié soumis au rythme sourd de l'univers et au flux d'une temporalité dans laquelle animés et inanimés se confondent.

3. Vers une parodie de la transcendance

Dans le Mexique de Lowry, le monde n'est déjà plus qu'une terre gaste désertée par le dieu chrétien ou les dieux de toutes les mythologies qui hantent le Consul. Dans un tel contexte, *récapitulation*, *eschaton*, *apocalypse* et *parousie* ne peuvent plus que s'appliquer à une parodie des étapes qui conduisent au salut en termes chrétiens ou articuler la métaphore de la question strictement existentielle de la présence de l'être à lui-même. En fait, ces deux interprétations coexistent et se conjuguent dans les parcours séparés d'Yvonne et de Geoffrey, ainsi que nous allons le voir en considérant l'ensemble du roman.

Suivant la méthode guillaumienne, nous élaborons un schéma à partir des deux schémas proposés par Agamben (113/114) :

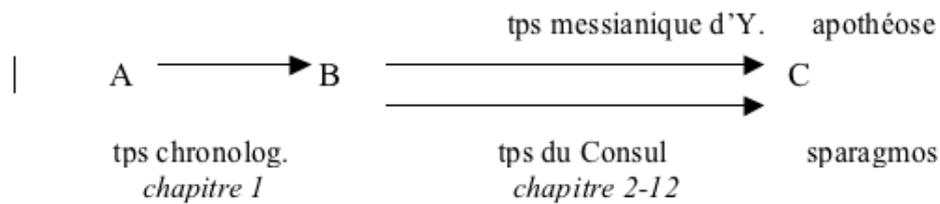


Schéma n°6 : position du temps messianique ou *temps qui reste* dans la chronologie de *U.V.*

Le trajet qui va de A à B représente le temps chronologique ou *temps profane* selon Paul : ce segment comprend *le temps d'avant le retour d'Yvonne*, qui remonte jusqu'à l'enfance de Geoffrey Firmin et *le temps d'après la mort du Consul*, c'est-à-dire les douze mois écoulés de novembre 1938 à novembre 1939, le tout constituant l'entier du chapitre 1. Ce trajet d'un « épilogue-prologue » recouvre la temporalité de tous les personnages et installe d'emblée le lecteur dans la dimension mélancolique en l'informant de la destinée tragique d'Yvonne et Geoffrey.

Le point B coïncide avec le retour d'Yvonne attendue par le Consul comme le sauveur. Nous sommes au commencement du temps messianique, introduit dans une analepse qui se dilate spatialement en couvrant les onze autres chapitres du récit et se contracte en se concentrant sur les douze dernières heures qu'Yvonne et le Consul auront passées à Quauhnahuac.

Le hiatus qui suit le point B figure l'ouverture du temps opératif et la rupture du flux chronologique pour amorcer la longue séquence du *ho nun kairos* messianique du segment B-C dévolu à Yvonne et aboutissant à son apothéose à la fin du chapitre 11. A la fois sauveur et martyr, Yvonne se pose comme l'agent qui inaugure le temps messianique en lançant au Consul l'anneau du *kairos* et qui, involontairement, précipite son trépas. D'où les décalages qui ne cessent de s'instaurer entre les époux. Pour simplifier, Yvonne ouvre la carte du temps par sa simple présence et Geoffrey prend aussitôt la fuite dans une *cantina* où il continue de s'enivrer, jeu qui se poursuit jusqu'au décalage final entre leurs morts successives en des lieux contigus mais néanmoins séparés. Trop lucide pour ne pas savoir que le retour d'Yvonne constitue une *occasion* unique et quasiment divine (God's moment), Geoffrey n'oubliera pas jusqu'à la toute fin l'antienne qui parcourt le récit, *No se puede vivir sin amar*, mais il se sait incapable de suivre son amoureuse. Ses douloureuses *récapitulations* successives ne suffiront pas pour inscrire Geoffrey dans le flux du temps

messianique. C'est donc séparée de son époux que Lowry conduira Yvonne jusqu'à l'apothéose lui faisant rejoindre Orion et les Pléiades, «through eddies of stars scattering aloft with ever wider circles like rings on water... » (337). La beauté tragique du chapitre 11 est indéniable, mais le clin d'œil aux mythologies grecque et chrétienne rappelle que l'accumulation parodique n'est pas loin puisque son sacrifice fait d'Yvonne à la fois l'une des Pléiades et l'ange annonciateur de la mort du Consul.

Comment définir le parcours du Consul inscrit sur le schéma n°6 en parallèle à celui d'Yvonne, mais débouchant sur le *sparagmos* qui signifie tout autant le sacrifice de Dionysos que celui de ceux qu'il rencontre sur son chemin comme le roi Penthée? Ce parcours ne résiderait-il pas dans tout ce que le Consul n'est pas ? Et ne devrait-il pas être lu comme la *via negativa*¹² d'une transcendance pervertie, ainsi que le suggère Hilda Thomas? L'idée d'une progression implacable vers la destruction totale est effectivement nécessaire au déploiement spatial du territoire obscur où Lowry fait s'aventurer le Consul : « The spiritual domain of the Consul », annonce-t-il dans la préface à la traduction française de Clarisse Francillon, « is probably Oliphoth, the world of husks and demons, represented by the Tree of Life turned upside down and governed by Beelzebub, the God of Flies. » Cette traversée du royaume satanique barre la possibilité d'une mort digne et implique un parcours semé d'obstacles qui refuse de se laisser éclairer par le faisceau lumineux du temps messianique et la perspective du salut.

Sous ce niveau de lecture éminemment religieux, que Lowry reconnaissait être secondaire¹³, affleure le registre plus intime de l'*Angst* existentielle qui relève aussi du diable dont le Consul entend la voix aigrette caqueter à son oreille ; le diable, dont les propos ne comportent aucune ponctuation comme s'ils se déversaient dans une sorte de logorrhée verbale, symbolise ici la complaisance narcissique à l'égard de l'angoisse jamais surmontée qui donne l'illusion de vivre la déchéance en tant qu'expérience incommunicable, au point de se croire prêt à découvrir le secret de l'univers¹⁴. C'est à cette contradiction fondamentale que Geoffrey ne peut en aucun cas renoncer : elle constitue l'un des aspects de la stase dionysiaque, telle que nous l'avons analysée plus

¹² Dans l'article intitulé « Praxix as prophylaxis », in *Swinging the Maelstrom, New perspectives on Malcolm Lowry*, McGill-University Press, 1992, p.84, Hilda Thomas cite René Girard, *Deceit, Desire, and the Novel*, trans. Yvonne Freccero, John Hopkins University, 1976, p. 260 : « As Girard notes, its pattern is expressed in imagery 'as strict... as the imagery of vertical transcendence in the writings of the Christian mystics'. From animal images it progresses through the world of the mechanical, ending in total negation'. »

¹³ *Preface*, op. cit. « All this was not essential for the understanding of the book ; I mentioned it in passing so as to give the feeling, as Henry James has said, 'that depths exist.' »

¹⁴ Voir Hilde Thomas (84) : « The effect of this infinitely regressive movement is to confer on the Consul a kind of immortality (the dead are not mortal) and to place his death under the sign of a destiny thus rendering it immune from judgment. It constitutes an affirmation of death - a valorization of narcissistic delusion and self-delusion. »

haut, et se reproduit tout le long du segment B-C au gré de l'avancée inexorable du temps. Dans cette temporalité marquée du sceau de l'inauthenticité - dans le sens où le Consul est agi plus qu'il n'agit - , le *kairos* est gommé et l'opérativité de la langue tourne à vide jusqu'à se déliter avec son être.

La lecture que propose Giorgio Agamben du temps opératif guillaumien permet d'envisager la mélancolie comme la contemplation *du temps qui reste* sous plusieurs angles d'approche : pour le Consul, c'est avant tout, l'âpre jouissance de la dérélition, pour Yvonne, Jacques et Hugh qui veulent croire coûte que coûte à la rédemption du Consul, c'est le chant élégiaque de l'espoir déçu; et enfin, pour le lecteur qui a franchi le cap du premier chapitre, c'est l'assurance d'être pris dans les rets de l'inexorable et du révolu au fil des onze chapitre suivants.

III. Bibliographie commentée

*Les ouvrages indispensables à la lecture guillaumienne des textes littéraires sont bien évidemment toutes les **Leçons de linguistique** de Gustave Guillaume, publiées en une vingtaine de volumes à ce jour aux Presses de l'Université Laval à Québec et aux éditions Klincksieck à Paris. Notons qu'à première lecture, l'on peut avoir une impression de redite car Guillaume reprend souvent les mêmes exemples et des schémas très voisins d'un volume à l'autre ; en réalité, sa méthode, explique-t-il, se déploie selon de nombreux « tours, détours et retours », et au rythme d'un « pas à pas » lent et prudent à partir de l'acquis pour avancer une nouvelle hypothèse qu'il met à l'épreuve en commentant plus précisément les exemples déjà connus ou en affinant les schémas déjà esquissés. Toute lecture attentive ne pourra donc que confirmer la rigueur absolue de cette quête de l'origine et de l'entrelacement des systèmes de la langue à laquelle s'ajoute en cours ou en fin de leçon des commentaires d'une grande pertinence philosophique. Tous les manuscrits originaux de Guillaume sont conservés au Fonds Gustave Guillaume sis à l'Université Laval de Québec ; malheureusement, certains d'entre eux sont encore en attente de publication. C'est le cas des **Leçons de 1943-1944**, intitulées **Synthèse et analyse dans l'acte de langage**, un document essentiel pour les chercheurs puisque ces leçons retracent minutieusement les étapes de la découverte des cinétismes qui innervent les chronogénèses anglaise et allemande en remontant jusqu'aux vestiges des mouvements temporeux établis par les langues sémitiques et chamitiques. Ces leçons peuvent être consultées sur demande au Fonds Gustave Guillaume de Québec et au fonds Gustave Guillaume de l'Université de Chambéry qui en possède des photocopies.*

*Les philosophes, auxquels Guillaume s'adresse parfois de manière très directe, se doivent de lire l'ouvrage de linguistique générale qui ne cesse de souligner le lien profond entre grammaire et philosophie dans les trois tomes des **Essais et mémoires de Gustave Guillaume** publiés aux Presses de Laval, Québec : **Prolégomènes à la linguistique structurale I et II**, 2003 et 2004, ainsi que **l'Essai de mécanique intuitionnelle, I**, 2007. Ces ouvrages approfondissent la réflexion sur la temporalité et la spatialité et surtout affinent la perception des possibilités que permet le déploiement du tenseur binaire - défini dans la première partie de cet exposé - à tous les stades de formation de la langue. Il serait réducteur de tenter de résumer les thèses que soutient Guillaume dans ces ouvrages, mais une seule citation permet d'entrevoir la haute teneur de son discours :*

La présence d'un être pensant - d'un être vivant - dans l'univers entraîne la définition d'un rapport de cet être à l'univers. Ceci est universel. Ce qui ne l'est point et varie avec le genre de l'être pensant, c'est la forme générale de ce rapport, qui est ou bien une passivité, une dépendance définitive de l'univers, lieu de l'être pensant, ou bien un rapport d'indépendance, d'insurrection contre les forces de l'univers...Ce rapport selon lequel l'homme s'abstrait de l'univers, fait la singularité propre de l'homme dans l'univers où il habite et où s'accuse son autonomie (individuelle et collective, car pour la maintenir chacun compte sur ses semblables - sur ceux, en tous cas, d'une même civilisation).¹⁵

*Après ces premières lectures, tout philosophe phénoménologue se doit de lire au moins **Regard parole espace**, de Henri Maldiney, 2012, Paris, Cerf. En effet, Maldiney, (1912-2013), est le seul philosophe¹⁶ qui ait intégré de manière constante et tout à fait appropriée la théorie guillaumienne à sa propre pensée sur l'art, en particulier la peinture, et la psychose mélancolique. Sa méditation sur la chronogénèse du français lui a permis de comprendre sous un angle strictement grammatical le processus de fermeture au monde dans lequel se piège le mélancolique (voir un autre ouvrage de Maldiney intitulé **Penser l'homme et la folie**, 1997, [1991], Millon, Grenoble).*

*Pour les personnes qui souhaitent s'initier à la théorie guillaumienne ou en avoir un aperçu d'ensemble sans être spécialiste de linguistique, nous conseillons la lecture des **Principes de linguistique théorique, 1973 a**, Université Laval, Québec et Klincksieck, Paris. Il s'agit d'un recueil d'articles écrits entre 1938 et 1960, rassemblés par Roch Valin, disciple québécois de*

¹⁵ *Essai de mécanique intuitionnelle I*, p. 203.

¹⁶ Certes, Gilles Deleuze et Paul Ricoeur se sont intéressés à l'œuvre de G. Guillaume, mais de manière plus ponctuelle que Maldiney. Nous ne revenons pas sur l'apport original de Giorgio Agamben exposé en première et deuxième parties de cet exposé.

Guillaume et légataire de son œuvre intellectuelle. Le but de ce recueil est de dégager avec clarté les lignes de force de la théorie guillaumienne et aussi de souligner l'originalité d'une démarche intuitive qui parfois recueille les preuves d'une hypothèse audacieuse après l'aperception de sa vérité.

*Deux autres ouvrages - **Temps et verbe, suivi de L'architectonique du temps dans les langues classiques**, [1929], 1984, Honoré Champion, et **Langage et science du langage**, 1964, Presses de l'Université Laval, Québec, et Nizet, Paris, - reviennent en détail sur les notions exposées dans Principes de linguistique théorique. Le premier, contemporain d'Être et temps (1926) de Heidegger, offre un intérêt majeur puisqu'il expose la formation et l'organisation cinétique des différentes images-temps ou chronogénèses des langues indo-européennes (français, langues germaniques, russe, grec et latin); le deuxième regroupe des articles écrits entre 1933 et 1958 et développe la réflexion sur l'acte de langage, les systèmes verbal et nominal du français, les notions d'aspect, et de voix verbale.*

*Aux étudiants anglicistes de niveau licence et master, nous conseillons vivement la lecture de la **Grammaire systématique de l'anglais**, d'André Joly et Dairina O'Kelly, 1990, Nathan, qui propose une présentation générale de la théorie du langage établie par Guillaume en intégrant certains acquis plus récents de la linguistique de l'énonciation avec la notion de « triade énonciative ». Cette grammaire très pédagogique, ponctuée de nombreux exemples, et qui reprend les grandes lignes des Leçons de 1943-1944 sur la chronogénèse anglaise, mériterait une réédition actualisée. Les étudiants plus avancés sont invités à consulter l'excellente **Introduction à la psychomécanique du langage** de Ronald Lowe, 2007, Presses de l'Université de Laval, Québec, consacrée au système du nom, mais qui comporte une présentation claire et exhaustive de la théorie du langage. Enfin, **Langage in the Mind** de Walter Hirtle, 2007, McGill-Queen's University Press, Québec, constitue un apport indispensable pour un angliciste. W.Hirtle y expose et rend très accessible la théorie guillaumienne appliquée à la langue anglaise et, en plus, traduit sa terminologie particulière en parfait connaisseur de toute l'œuvre du linguiste.*

*Pour ce qui concerne les applications littéraires, notre ouvrage intitulé **Langue et monde**, 2004, l'Harmattan, apporte une ouverture de type existentiel puisqu'il envisage le lien étroit entre grammaire guillaumienne et phénoménologie heideggérienne à travers la lecture de deux romans américains contemporains (Gravity's Rainbow de Thomas Pynchon et Moon Palace de Paul Auster), de poésie anglo-saxonne (The Maximus Poems de Charles Olson et Walking the Coast de Kenneth White) et de poésie française (Oiseaux de Saint-John Perse). Ces lectures offrent la possibilité de vérifier de manière strictement grammaticale la pertinence - ou parfois la non-pertinence - des conclusions auxquelles parviennent certaines appréciations critiques.*

*De plus, notre article intitulé « Anaclyse et actualisation », in **Le concept d'actualisation en psychomécanique du langage**, ed. Lambert Lucas, Limoges, 2010, pp.275-286, pourra apporter des éléments supplémentaires sur la temporalité des récits envisagée à partir du prétérit de narration ainsi que l'entrelacement entre les voix verbales et les existentiels ou modes d'être en phénoménologie heideggerienne.*

*Les germanistes pourront également lire le commentaire très affiné de la nouvelle de Kafka, **Der Bau**, par J.M. Coetzee, Prix Nobel de littérature 2003, dans *Doubling the Point*, 1992, Harvard University Press, au chapitre intitulé « Time, Tense, and Aspect in Kafka's The Burrow ». pp. 210-232. Dans cet article, Coetzee tente d'éclaircir l'énigme posée par la temporalité de ce récit écrit au présent et dans lequel événements itératifs et événements singuliers semblent se confondre. La distinction entre temps d'univers et temps d'événement, mise au jour par Guillaume dans *Temps et verbe et explicitée pour la chronogénèse germanique* par Walter Hirtle, donne accès à la résolution de cette énigme en explorant les relations du système verbal allemand à la structure narrative du récit et à la conception que Kafka lui-même avait de la temporalité en 1923, date à laquelle il avait rédigé cette nouvelle.*

*Enfin, rappelons que notre approche de la mélancolie dans *Under the Volcano* s'est révélé coïncider avec les conclusions de l'ample réflexion développée par Catherine Delesalle-Nancey sur l'écriture de Lowry dans sa thèse intitulée **La Divine comédie ivre, répétition, ressassement et reprise dans l'œuvre en prose de Malcolm Lowry**, 2010, Houdiard éditions. Très influencé par la théorie lacanienne, cet ouvrage n'en va pas moins à la rencontre des possibilités ouvertes par la grammaire de Guillaume et l'analyse de type existentiel qui peut en découler.*

*

Notre lecture guillaumienne et le prolongement qu'en permet Giorgio Agamben concerne avant tout la destinée singulière des personnages lowriens et aussi, sans doute, celle de Lowry lui-même. Si nous nous plaçons sur un plan plus large, la mélancolie lowrienne entre en parfaite résonance avec ce début de XXIème siècle. En effet, Lowry réussit à créer la sensation toujours actuelle d'une collision imminente entre le flux d'une modernité passée qui continue de frapper à notre porte et l'obsession d'une apocalypse sans cesse annoncée par le retour du fanatisme religieux et la menace de destruction de la planète. C'est précisément, cette sensation d'imminence qui nous jette parfois dans la béance dionysiaque et rend notre présent angoissant, mais ô combien fascinant ! Enfin, si nous nous référons au rapport entre le *voir* et le

*comprendre*¹⁷ qui, selon Gustave Guillaume, conditionne la formation des langues, ne sommes-nous pas aujourd'hui, comme Malcolm Lowry le fut lui-même en son temps, face aux ténèbres d'un *voir* qui retient le secret de son *comprendre* ?

¹⁷ *Prolégomènes à la linguistique structurale II*, Laval, p. 266-269. Guillaume explique que la « montée du voir au comprendre » est essentiellement humaine : le *voir* correspond à la singularisation dont on s'échappe en allant dans la direction du *comprendre* qui généralise. Par ailleurs, il amorce son examen des faits de langue par un simple *voir d'observation* (ou *voir autoptique*) dans le but d'accéder à un *voir de compréhension* (ou *voir cryptique*) qui éclaire les profondeurs de la langue.

